

Le monde en pages

La chorale des maîtres bouchers de Louise Erdrich



Animation de l'Atelier

Daniel Simon

Dossier

Jean-Marie Delgrange

I. La littérature américaine au Xxe siècle

Il est bien évidemment impossible d'en donner une idée, même schématique. On est souvent tenté d'oublier qu'on parle de littérature à la mesure d'un continent!¹

1. Le roman américain depuis le début du XXe siècle

On a pris l'habitude de désigner sous le nom de littérature américaine la littérature des États-Unis, qui sont de beaucoup le plus important des États modernes de l'Amérique. La majeure partie de la littérature américaine est rédigé en anglais; c'est vrai aussi, pour l'essentiel de la littérature des peuples autochtones (Amérindiens).

On peut diviser en trois grandes périodes l'histoire de la littérature anglo-américaine : la première, antérieure à la guerre de l'indépendance, s'étend de 1620 à 1770; la deuxième, un "long XIXe siècle" commence avec l'histoire des États-Unis proprement dits et se termine au début du XXe siècle. La troisième va de la Première guerre mondiale à nos jours.

*
* *

William Faulkner (1897-1962) est la figure dominante du roman américain du XXe siècle, à la fois parce qu'il impose une nouvelle écriture, et parce que les thèmes qu'il met en place auront une influence profonde sur les autres écrivains. Son cycle de romans, dont il situe l'action dans le comté de Yoknapatawpha, dans le Mississippi (*Le Bruit et la Fureur*, 1929; *Absalon! Absalon!* 1936; etc.), est un prétexte pour parcourir l'histoire de l'Amérique, depuis l'époque coloniale et en pointer les fautes et les travers (la ségrégation raciale, la violence, etc.).

D'autres écrivains contemporains de Faulkner, qui ont pour point commun d'avoir séjourné en Europe après la Première Guerre mondiale, forment ce que l'on a surnommé la génération perdue. Parmi les principaux, on remarque :

Henry Miller (1891-1980), dont les premiers romans (*Tropique du cancer*, 1934; *Tropique du Capricorne*; 1939) ont été écrits à Paris et longtemps interdits en Amérique, où on leur reprochait le caractère pornographique; après son retour aux États-Unis, il publiera une charge l'hypocrisie de la société américaine (*Le Cauchemar climatisé*, 1945), ou encore sa trilogie (*Nexus*, 1949); *Plexus*, 1953; *Sexus*; 1960), dans laquelle il poursuit sa quête mystico-érotico-autobiographique.

John Dos Passos (1902 - 1968), à l'instar de Faulkner, aborde la thématique de la culpabilité, et comme Miller, scrute la société américaine. Il publie notamment : *Trois Soldats*, 1921; *Manhattan Transfer*, 1925; *USA*, 1930-1936 (trilogie).

F. Scott Fitzgerald (1896-1940), est le peintre désespéré de la désagrégation de la haute-société de la Côte-Est. Ses oeuvres les plus connues sont *Gatsby le magnifique*, 1925; et *Tendre est la nuit*, 1934.

Hemingway (1898-1961), avec son écriture réglée au millimètre, produit, pour sa part une oeuvre, plutôt tournée vers la recherche de l'émotion, qu'il va le plus souvent puiser dans la

¹¹ Voir par exemple le dossier de l'encyclopédie *Universalis* (52 pages!). Il peut être communiqué sur demande.

violence : la guerre, la chasse, les courses de taureaux. Ses meilleurs romans sont L'Adieu aux armes (1929), Le Soleil se lève aussi (1926) et Le Vieil homme et la mer, paru en 1952.

Le roman américain de l'entre-deux-guerres se signale aussi par l'existence de ce que l'on a appelé **l'école prolétarienne**. (dite aussi de la **lost generation**). On y rencontre : Edward Anderson, Fielding Burke, Robert Cantwell, Jack Conroy, Albert Halper, Tom Kromer, et surtout John Steinbeck (1902 - 1968), auteur des Raisins de la Colère, 1939. A la même époque d'autres tendances de la littérature font leur apparition : le polar (thriller ou roman noir), avec des auteurs tels que Dashiell Hammett (1894-1961) et Raymond Chandler (1888 -1959). La science-fiction moderne fait aussi son apparition (Robert Heinlein, A.E. Van Vogt, Isaac Asimov, Ray Bradbury, etc).

Enfin, **la littérature afro-américaine** connaît dans les années 1920 un souffle nouveau, qui s'inscrit dans un grand mouvement culturel, la "Renaissance de Harlem", avec Richard Wright (1909-1961), Chester Himes, Zora Neale Hurston (1891-1960), etc. Après la Seconde guerre mondiale, on verra fleurir d'auteurs afro-américains, influencés par la renaissance de Harlem, et en particulier par les romans de Richard Wright. Il en est ainsi des oeuvres de James Baldwin (1924-1987) (Les Élus du Seigneur (Go Tell it on the Mountain, 1953); Un Autre Pays, 1962); La Prochaine fois, le feu, 1963) et de Ralph Ellison (1914-1994) (Homme invisible pour qui chantes-tu?, 1952; et les essais de Shadow and Act, 1964).

Mais la Guerre mondiale a aussi suscité sa littérature, et a été le point de départ pour de nombreux romanciers. Le roman de guerre proprement dit, utilisé comme support d'un message anti-militariste, trouve son meilleur développement chez James Jones (1921-1977), auteur de : Tant qu'il y aura des hommes (From Here to Eternity, 1951); Il y en eut qui vinrent en courant (Some Came Running, 1957); Le Pistolet (The Pistol, 1959); Mourir ou crever (The Thin Red Line, 1962); La Mer à boire (Go to the Widow-Maker, 1967), WWII, 1975.

Norman Mailer (1923-2007), l'auteur américain le plus marquant de la seconde moitié du XXe siècle, est aussi de ceux qui ont pris appui sur le conflit mondial. Mais, alors qu'on le verra engagé contre la guerre au Vietnam et plus récemment contre la guerre en Irak, ce thème ne sera pour lui qu'un point de départ. C'est que Mailer, à la fois journaliste, romancier et chantre de la contre-culture, pourchasse d'abord dans ses oeuvres le conformisme et s'en prend à toutes les formes d'asservissement de l'individu. Ses principaux ouvrages sont : Les Nus et les Morts (The Naked and the Dead, 1948); Rivage de barbarie (Barbary Shore, 1951); Le Parc aux cerfs (Deer Park, 1955); Le Nègre blanc (The White Negro, 1958); Avertissements à moi-même (Advertisements for myself, 1959); Morts pour la Dame, et autres désastres (Deaths for the Lady and Other Disasters, 1962); Un rêve américain (An American Dream, 1964), Pourquoi sommes-nous au Vietnam? (Why Are We in Vietnam?, 1967); Les Armées de la nuit (Armies of the Night, 1968), Le Chant du bourreau (The Executioner's Song, 1979); Harlot et son fantôme (Harlot's Ghost, 1991), etc.

Dans les années 1950 et 1960, une révolte différente de celle de Mailer - moins antisociale qu'asociale - fait son apparition avec **la Beat generation**, qui promeut les drogues, l'alcool, la libération sexuelle et une interprétation bien à eux des religions orientales. Les romanciers les plus représentatifs de ce courant sont Jack Kerouac (1922-1969), auteur, notamment, de Sur la Route (On the road, 1951) et du poème Mexico City Blues (1959), et William S. Burroughs (1914-1997), à qui l'on doit Junkie (1953), Naked Feast (1959) et Dead Fingers Talk (1963).

A l'opposé, on rencontre des auteurs plus conformistes ou, du moins plus résignés. Ils sont tout aussi conscients que les précédents des aspects les plus sombres du monde contemporain, mais qui ne se montrent pas soucieux de le changer. On citera : John Cheever (1912-1982); Bernard Malamud (1914-1986); Saul Bellow (1915-2005); Carson McCullers (1917-1967); Jerome David

Salinger (1919 - 2010); William Gaddis (1922-1998); Truman Capote (1924-1984), Willima Gass (né en 1924); William Styron (1925-2006),

La génération qui a commencé à se faire connaître **dans les années 1970** comprend des auteurs dont certains figurent aujourd'hui encore parmi les valeurs les plus sûres de la littérature américaine contemporaine. Plus en prise avec le quotidien et avec la culture populaire que leurs prédécesseurs, ils continuent pourtant eux aussi à placer au centre de leur oeuvre une même question, qui, pour paraphraser un classique, pourrait se formuler : Comment peut-on être américain? Appartiennent à cette génération, à laquelle on a accolé parfois l'étiquette de post-moderne, les romanciers suivants : Joseph McElroy (né en 1930); Toni Morrison (née en 1931); Philip Roth (né en 1933); Cormac McCarthy (né en 1933); Don DeLillo (né en 1936); Thomas Pynchon (né en 1937); Robert Stone (né en 1937); Joyce Carol Oates (née en 1938); Raymond Carver (1938-1988); Annie Dillard (née en 1945); Tim O'Brien (né en 1946); Paul Auster (né en 1947). Quant à la relève, elle pourrait déjà être assurée par des écrivains tels que Chuck Palahniuk (né en 1962), David Foster Wallace (né en 1962), Bret Easton Ellis (né en 1964) et Dave Eggers (né en 1970), Mary Caponegro..

<http://www.cosmovisions.com/litteratureAmericaine.htm>

En annexe, on trouvera une liste de quelques titres marquants, aux dires de plusieurs critiques.

2. Romance et Novel

"L'intrigue était intime, britannique, et d'un romantisme sans danger, une de celles dont elle était certaine qu'elle ne la laisserait pas triste à mourir pendant des jours et des nuits"

"Peut-être subissait-elle l'influence d'un de ses romans pour jeunes filles, dans lesquels les personnages se défiaient en paroles sur des sujets tels que l'amour"

La chorale des maîtres bouchers, p. 443 et 450 (éd. de poche)

Il est de coutume de distinguer, parlant de la littérature nord-américaine, entre *romance* et *novel*. Il est d'autant plus malaisé d'y voir clair u'à l'origine (en Angleterre, au XVII^e siècle), on a commencé à parler de *romance novel* pour désigner toutes les œuvres de fiction! (voir l'étude citée plus bas).

Avec l'évolution de la critique, le critère de distinction est devenu celui de vraisemblance pour désigner *novel* ou de romanesque, souvent considéré comme sentimental, pour caractériser *romance*..

Mais la preuve que la confusion reste fréquente apparaît dans ce texte de *Wikipédia* : « Aux Etats-Unis, une *romance* est un type de roman d'amour développé dans certains pays anglophones, tels que les États-Unis, le Canada, le Royaume-Uni et l'Australie. Il s'agit d'un anglicisme inspiré de *romance novel*. »

Dans son sens de « roman sentimental », le ou la (?) *romance* moderne est née en 1972 avec la parution aux éditions Avon du roman de Kathleen Woodiwiss, Le genre explose dans les années quatre-vingt avec la création de nombreuses collections de romans sériels et un nombre sans cesse grandissant de romans de « littérature générale ». Des auteurs populaires commencent à repousser les limites du genre tandis que les intrigues et les personnages se modernisent. En Amérique du Nord, les romances constituent le genre le plus populaire de la littérature moderne,

en représentant 55 % de l'ensemble des livres de poche publiés en 2004.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Romance_%28litt%C3%A9rature_romantique%29

D'autre part, une certaine critique américaine a souvent tendance à assimiler au genre *romance* tout le roman français en général (ou même européen) dès lors qu'on le caractérise comme centré sur l'analyse des personnages, au détriment du réalisme, voir, aux dires des Américains,– de la vraisemblance et quitte à sombrer dans le « nombrilisme »

Finalement, on peut l'appartenance à l'une ou l'autre catégorie dépendra de l'accent plus ou moins mis sur le caractère imaginaire du récit ou sur son réalisme., au travers de tout ce qui affecte l'ensemble de l'esthétique d'une œuvre: les événements, le cadre spatio-temporel, le rapport au vraisemblable, la caractérisation des personnages, etc.

Inspiré de <http://membres.multimania.fr/adventur/types-ra/types-ra.html>

On n'oublie pas non plus que la critique américaine range la littérature dans de nombreux genres littéraires : «history», «romance», «novel», «narrative», «biography»².

3. Les écrivains français vus par les Américains

Au départ : L'article iconoclaste de Donald Morrison. Si certains ont l'audace d'adhérer aux conclusions de l'auteur, l'article a généralement été critiqué avec violence en France. Voir ci-dessous deux liens, à titre exemplatif. On trouvera le texte (en anglais) ici :

<http://www.time.com/time/magazine/article/0,9171,1686532,00.html>

Donald Morrison met en cause le profond égoïsme de la littérature française, qui, selon lui, « souffre toujours des effets du mouvement du "nouveau roman" des années 1950, très introspectif. » Les auteurs sont également attaqués sur un autre point, souligné par François Busnel, directeur de la rédaction du magazine littéraire Lire : « En Amérique, un écrivain veut travailler dur et être couronné de succès, dit-il. Les écrivains français pensent qu'ils doivent être intellectuels. » Donald Morrison évoque aussi le problème de la langue française, véritable barrière ; il est vrai que l'anglais est lu facilement dans le monde entier, sans nécessiter de traduction, contrairement au français. Dans son article, le journaliste reprend également un sondage du Figaro datant de septembre 2007, selon lequel seuls 20% des Américains considèrent que la culture est un domaine dans lequel la France excelle, loin derrière la cuisine. Mais on l'a dit, les Américains ne lisent pas la littérature française !

Selon Donald Morrison, l'Angleterre, l'Allemagne et les Etats-Unis en particulier, se focalisent tant sur leur propre (et gigantesque) production culturelle qu'ils en arrivent à ignorer la France. Ainsi, les facteurs sont nombreux contribuant à retrancher la culture française à l'intérieur de ses frontières sans pouvoir en sortir, si ce n'est exceptionnellement ou au prix de lourds efforts. Outre les différences culturelles déjà évoquées, certains soulignent le manque d'implication des auteurs qui ne s'investissent pas assez dans la promotion de leur livre à travers le monde, ne vont

² Pour qui voudrait approfondir, on peut citer une étude historique érudite de Baudouin Millet (Université de Lyon II), trop développée et trop technique pour trouver place ici. D'autant que l'auteur conclut en écrivant que « Romance ou Novel : au choix du lecteur ».

Voir <http://www.cercles.com/n16/2/millet.pdf>

pas assez à la rencontre des lecteurs. CulturesFrance rappelle tout de même que, grâce à son action, « près de 400 écrivains ont voyagé à travers le monde pour parler de leurs œuvres en 2008 ».

<http://vupar.org/2010/09/11/la-litterature-francaise-vue-par-les-etrangers/>

De la supériorité de la littérature américaine contemporaine

Par Cherea le 22 novembre 2010

Il faudrait des pages et des pages pour décrire le désastre de la littérature contemporaine française, ce que fait très bien Stalker³.

Les raisons sont diverses, et c'est vrai que la comparaison avec ce qui se fait de l'autre côté de l'Atlantique, laisse songeur sur le spectacle affligeant qu'offrent, ce qu'on aime à considérer comme un trésor national, nos grands écrivains et notre littérature. Il ne s'agit pas dans ce très court article de développer chaque point suivant mais simplement d'en énoncer quelques-uns de but en blanc et sans hiérarchie:

- La géographie du pays, le gigantisme des paysages invite à la contemplation et donne du souffle, de l'élan, ce qu'on ressent lors des lectures de Jim Harrison.
- Un marché parfaitement segmenté, le capitalisme américain appliqué au marché de la littérature. Des écrivains spécialisés dans le marché du mioche, d'autres qui font des whodunnit, des livres épiques, des trucs de gonzesse par des bonnes femmes, de la SF et chaque écrivain dans son segment est un professionnel et n'a pas le fantasme de se prendre pour le grant écrivain.
- Une profession comme une autre. Dans les universités américaines et ailleurs, les cours de *creative writing* pullulent. De la même manière qu'un peintre apprend des techniques pour composer une nature morte, les apprentis-écrivains apprennent à entretenir le suspense, à planter des personnages... Ce sont des professionnels.
- Le recours systématique à l'agent qui va s'occuper des droits... pendant que l'écrivain écrit.
- Le Fact-checking. James Ellroy racontait que lors de la conception de sa trilogie, il avait employé à temps plein deux archivistes pour le fournir en informations sur l'époque. Jonathan Littell disait qu'il ne comprenait pas que cette technique – emplir un livre de faits historiques et/ou divers tirés de journaux par exemple – ne soit pas plus utilisée en France. D'ailleurs le succès de *Les Bienveillantes* repose largement sur le factchecking, toute la description des organigrammes du régime nazi, les lieux, les dates....
- Pas de centre incestueux, même si les maisons d'édition se trouvent à NY, comme l'a bien montré la désopilante série *Dream On*, les écrivains vivent leur vie dans leur bled, leur ville... vivent la vie de M. Tout le Monde, celle de leurs lecteurs, alors que les écrivains en France vivent quasiment tous à Paris, fréquentent les mêmes lieux, échangent les mêmes plates idées... ce qui donne une endogamie qui conduit naturellement à la débilité mentale. Pas étonnant que les deux écrivains un peu à part en France, Houellebecq et Dantec vivent respectivement En Irlande et à Montréal... Il est d'ailleurs assez amusant de lire à quel point la vie d'un écrivain américain est banale – lorsqu'il se met en scène –

³ Référence au très à la mode et très marginal blog littéraire de Juan Asensio <http://stalker.hautetfort.com/> Pour toute la discussion sur la « fin de la littérature », voir par exemple « Tombeaux pour la littérature » <http://www.fabula.org/lht/6> et plus particulièrement l'article <http://www.fabula.org/lht/6/dossier/118-gefen#bodyftn10>

dans le sens qu'elle ne se distingue pas de celle de son voisin, alors que celle de nos écrivains nationaux est fantastique, entre people, à sortir avec des rappeurs....

- La capacité à s'emparer d'un sujet relativement récent sans attendre des décennies...profiter de l'intérêt du lecteur. Le 11 septembre par exemple a déjà été traité par de nombreux auteurs.

<http://ilikeyourstyle.net/2010/11/22/de-la-superiorite-de-la-litterature-americaine-contemporaine/>

Voir aussi, sur l'écho suscité par l'article ::

<http://lecture.cafeduwweb.com/lire/11914-apres-mort-roman-francais-hecatombe-mondiale.html>

<http://www.histoire-politique.fr/index.php?numero=1&rub=comptes-rendus&item=164>

II Louise Erdrich et la littérature amérindienne⁴

La Renaissance amérindienne désigne le renouveau de la littérature amérindienne à partir de Navarre Scott Momaday et son roman *La maison de l'aube*, publié en 1969.

Dans l'introduction de son livre *Native American Renaissance*, Kenneth Lincoln donne une première caractéristique de cette "Renaissance amérindienne": elle est une adaptation en des formes écrites occidentales des traditions orales amérindiennes.

La Renaissance amérindienne (...) est une renaissance écrite de traditions orales traduites en des formes littéraires occidentales. La littérature amérindienne contemporaine n'est donc pas tellement novatrice, c'est davantage une recomposition: des continuités transitoires qui émergent des formes anciennes. »

Une deuxième caractéristique de la "Renaissance amérindienne", c'est qu'elle repose sur un grand nombre d'écrivains amérindiens et intéresse un public qui, pour une large part, n'a pas de racines amérindiennes.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Renaissance_am%C3%A9rindienne

Un point de vue québécois

sur la littérature des « Premières nations » qui cite Louise Erdrich comme « modèle »

<http://www.ledevoir.com/culture/livres/211159/qu-est-ce-qu-un-auteur-amerindien>

⁴ On dit de Louise Erdrich qu'elle est d'origine « ojibwé ». Il n'est pas facile de s'y retrouver parmi la nomenclature de ceux que les Américains appellent les *Natives* et les Québécois *Premières nations*. En termes plus généraux, le mot ojibwa renvoie à la confédération des Sioux.

Les Sioux sont une puissante confédération de peuples d'Indiens d'Amérique du Nord, de la famille linguistique Sioux et de la zone culturelle des Plaines. Le mot ojibwa désignant le groupe, transcrit en français par les premiers explorateurs et négociants par le mot Nadouessioux, fut abrégé en Sioux et passa ainsi dans la langue anglaise. Les Sioux s'appellent eux-mêmes *oceti sakowin oyate*, ce qui signifie «le peuple des sept feux». Ces sept peuples se répartissent en trois divisions majeures (...)

La « nation » à laquelle appartient Louise Erdrich est la première division : Les Teton ou Lakota

Pour en savoir plus : <http://www.arizona-dream.com/Usa/amerindiens/tribus/sioux.php>

La construction d'une visibilité ethnique sur la scène littéraire : le cas des écrivains amérindiens

Premières lignes d'un article très fouillé par
Crystel Pinçonat Université Denis Diderot, Paris 7

La critique littéraire américaine inclut généralement les premiers romans de N. Scott Momaday et de Leslie Marmon Silko dans ce qu'elle nomme « Native American Renaissance », mouvement qui marqua la fin des années soixante. À l'époque, l'emploi de cette expression rendait compte de l'émergence littéraire d'un groupe qui revendiquait sa spécificité ethnique sur la scène artistique contemporaine, tout comme l'avaient fait dans les années vingt les Afro-Américains avec « the Harlem Renaissance ». Trente ans plus tard, on continue à penser la littérature amérindienne comme une production à part au sein de la littérature américaine. Dans la vaste mouvance de ce que l'on nomme désormais les « "hyphenated" Americans ». Cette distinction permet certes de respecter les revendications identitaires des auteurs concernés. On peut toutefois se demander ce que signifie exactement la notion d'« écrivain amérindien »

Comme toute catégorie identitaire, elle ne saurait être appréhendée de façon essentialiste : elle se présente comme le fruit d'une construction [à laquelle participent les écrivains eux-mêmes, les éditeurs ainsi que le discours critique. Mais du même coup, une autre question surgit : ce label identitaire va-t-il de pair avec un horizon d'attente particulier qui obligerait les romanciers à se plier à certaines normes ?

<http://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2006-1-page-53.htm#s1n2>

On trouvera un autre article développé ici :

<http://amnis.revues.org/158>

Réinventer l'âme des mythes : Louise Erdrich

Pour explorer le territoire de la jeune littérature indienne d'outre-Atlantique, il y a bien sûr la piste Sherman Alexie et il y a aussi la piste Louise Erdrich. Encore trop discrète, parsemée d'enchantements, cette piste-là sera bientôt une voie royale car on découvre peu à peu que l'auteur de *La chorale des maîtres bouchers* est aux Indiens d'Amérique du Nord ce que Toni Morrison est aux Noirs: une colporteuse d'espérance qui réinvente l'âme et les mythes de tout un peuple. Si Louise Erdrich écrit, c'est pour rabouter les fils épars de la mémoire, pour ravaler l'identité déchirée de ces communautés qui, au pays de Sitting Bull, vivent sur les décombres d'un passé légendaire. Pour la romancière, la littérature n'est donc pas un divertissement égotiste, mais un exercice spirituel. Une providentielle catharsis, qui lui permet de rallumer les feux vacillants d'un monde dont les rêves ont été sauvagement scalpés par le glaive de la Conquête. «Je pense que nous sommes en train d'assister au renouveau des cultures autochtones en Amérique du Nord, dit Louise Erdrich. A la fin du XIXe siècle, les Indiens étaient considérés comme des moribonds. Mais ils sont toujours là aujourd'hui, aussi surprenant que cela puisse paraître. J'ai des relations très régulières avec eux, je constate qu'ils sont encore résistants et solides. Je suis très fière de mon appartenance à cette communauté-là.»

«Mon but est toujours le même, dit-elle, non pas faire de l'ethnographie, mais raconter des histoires, découvrir le fabuleux sous le réel», explique Louise Erdrich. Et elle ajoute: «On me perçoit comme une Indienne, certes, mais c'est une définition trop étroite car j'ai la chance d'avoir deux origines culturelles très riches. Ma mère n'est pas seulement Ojibwa, elle est aussi française par ses racines, puisqu'elle a des ancêtres canadiens. Quant à mon père, il m'a rendue

particulièrement sensible à la tradition allemande et à notre héritage d'immigrants sur le sol américain. Je suis donc le fruit du métissage. Mes romans reflètent ce brassage d'influences et de cultures.»

http://www.lexpress.fr/culture/livre/ce-qui-a-devore-nos-c-urs_811938.html

III Louise Erdrich



Karen Louis Erdrich est née le 7 juillet 1954 à Little Falls, dans le Minnesota, d'une mère Ojibwa (famille des Chippewa), donc amérindienne, et d'un père germano-américain. Elle grandit dans le Dakota du Nord, aux États-Unis, où ses parents travaillaient au Bureau des Affaires Indiennes.

Elle rencontra Michael Dorris, un autre auteur de la Renaissance amérindienne, au Dartmouth College, où ils enseignaient tous les deux, et ils se marièrent en 1981. Elle adopta les trois enfants de Michael, Reynold Abel, Jeffrey Sava et Madeline Hannal, et le couple en eut trois autres, Persi Andromeda, Pallas Antigone et Aza Marion. Ce couple était aussi uni dans le travail et chacun contribua au travail de l'autre. Ils écrivirent même ensemble sous le pseudonyme de Milou North. En 1991, leur fils Reynold Abel fut renversé par une voiture et en mourut. Le couple fut ensuite accusés d'abus sexuels par leur autre fils en 1995, sans qu'on sache si c'était vrai ou pas. Peu après, ils se séparèrent et entamèrent une procédure de divorce. Leurs travaux d'écriture communs continuèrent tout de même jusque dans les années 1990. Michael se suicida en 1997 en s'asphyxiant avec un mélange de drogue et d'alcool. Louise clama qu'il avait été dépressif dès la deuxième année de leur mariage et peu avant sa mort des accusations affirmèrent qu'il était possible qu'il eût abusé sexuellement d'une de ses filles, mais aucune preuve ne fut réellement apportée et il le nia toujours.

Elle vit désormais dans le Minnesota avec ses filles et est la propriétaire d'une petite librairie indépendante appelée Birchbark Books, "birchbark" signifiant "écorce de bouleau" en anglais.

Le premier livre qu'elle publie est un recueil de poèmes intitulé Jacklight. Elle obtient le prix du Meilleur roman décerné en 1985 par le Los Angeles Times. Un an plus tard, sortait "Love Medicine", qui remporta le National Book Critics Circle Award. Il sera suivi d'une dizaine de romans parmi lesquels La chorale des Maîtres-Bouchers, publié en 2003 et récemment traduit en

France. Enfin, elle écrit également pour les enfants. Son œuvre se distingue par sa prose lyrique, le thème récurrent de la magie et les personnages Indiens.

Erdrich est considérée comme une figure majeure de la littérature amérindienne contemporaine.

Elle a également participé à la rédaction et au lancement d'une revue consacrée à la littérature amérindienne : The Circle.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Louise_Erdrich

Bibliographie: œuvres traduites en français

L'amour sorcier [« Love Medicine »], Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons », 1986, 252 p. (trad. Mimi et Isabelle Perrin),

La branche cassée [« The Beet Queen »], Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons », 1988, 331 p. (trad. Marianne Véron),

La forêt suspendue [« Tracks »], Paris, Robert Laffont, coll. « Pavillons », 1990, 331 p. (trad. Mimi Perrin),

Bingo palace [« The Bingo Palace »], Paris, Robert Laffont, 1996, 352 p. (trad. Isabelle Reinharez),

L'Épouse antilope [« The Antelope wife »], Paris, Albin Michel, coll. « Terres d'Amérique », 2002, 275 p. (trad. Isabelle Reinharez),

Omakayas [« The birchbark house »], Paris, L'École des loisirs, coll. « Mediums », 2002, 203 p. (trad. Frédérique Pressmann),

Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse [« The Last Report on the Miracles at Little No Horse »], Paris, Albin Michel, coll. « Terres d'Amérique », 2003, 544 p. (trad. Isabelle Reinharez),

La Chorale des maîtres bouchers [« The Master Butchers Singing Club »], Paris, Albin Michel, 2005, 480 p. (trad. Isabelle Reinharez),

Ce qui a dévoré nos cœurs [« The painted drum »], Paris, Albin Michel, coll. « Terres d'Amérique », 2007, 300 p. (trad. Isabelle Reinharez)

La Malédiction des colombes [« The Plague of Doves »], Paris, Albin Michel, 2010 (trad. Isabelle Reinharez),

Avec Michael Dorris : *La couronne perdue* [« The crown of Columbus »], Paris, Robert Laffont, 1992, 358 p. (trad. Dora Pastre)⁵,

Non traduits

Imagination (1981)

Jacklight (1984)

Baptism of Desire : Poems (1989)

The Bluejay's Dance: A Birth Year (autobiographie, 1995)

Tales of Burning Love (1996)

⁵ A propos des deux derniers romans traduits en français, on pourra lire

- *Ce qui a dévoré nos cœurs* : http://www.lexpress.fr/culture/livre/ce-qui-a-devore-nos-c-urs_811938.html

- *Malédiction des colombes*

http://www.lexpress.fr/culture/livre/la-malediction-des-colombes_914718.html

:

Grandmother's Pigeon (littérature jeunesse, 1998) The Broken Cord (1989)
Route Two (1990)
Conversations with Louise Erdrich and Michael Dorris (conversations littéraires, 1994)
The Crown of Columbus (1991)

IV. La chorale des maîtres bouchers

Quelques repères sociaux et économiques peut-être utiles

La Grande Dépression, dite aussi « crise de 1929 », est la période de l'histoire mondiale qui va du krach de 1929 aux États-Unis jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. C'est la plus importante dépression économique du siècle dernier, qui s'accompagna d'une importante déflation et d'une explosion du chômage.

Aux États-Unis, le taux de chômage augmente fortement au début des années 1930 : il atteint 9 % en 1930. Le pays compte quelque 13 millions de chômeurs en 1932. En 1933, lorsque Roosevelt devient président, 24,9 % de la population active est au chômage⁶ et deux millions d'Américains sont sans-abri.

Les manifestations de la faim se multiplient. En mars 1930, 35 000 personnes défilent dans les rues de New York⁷. En juin 1932, les anciens combattants réclament le paiement des pensions à Washington D.C. : ils sont violemment délogés par les soldats. Une grande grève dans le secteur du textile éclate en 1934. Dans les campagnes, la situation économique se dégrade, notamment à cause de la sécheresse et du Dust Bowl (1933-1935). En 1933, la diminution de 60 % des prix agricoles affecte durement les agriculteurs (effet ciseaux). La ruine des fermiers des Grandes Plaines poussent des milliers de personnes à s'installer dans les États de l'Ouest. Face à la misère qui grandit, l'influence communiste progresse dans les milieux populaires. (*allusion claire dans le roman, p. 420 - éd. de poche*).

En Allemagne, le taux de chômage atteint des sommets (plus de 25 % de la population active en 1932), alimentant la désillusion et la colère de la population, et c'est en promettant de régler le problème de la crise qu'Adolf Hitler parvint au pouvoir le 30 janvier 1933⁶.

Une cantate dans l'Amérique des humiliés

⁶ L'état du Nord Dakota a perdu 20% de sa population au cours de la décennie 1930-1940. Pour complément d'information (pour les non-géographes !) : l'état du Nord Dakota, 39^e état de l'Union, y est entré en 1869. Grand de 183.000 km² (soit +/- 6 fois la Belgique), il est 19^e des USA en étendue mais fort peu peuplé de 673.000 habitants seulement, il est le 48^e état de l'Union (à titre de comparaison, les seules provinces, - les moins peuplées, de Belgique, Namur et Luxembourg, comptent à elles deux 80.000 habitants de plus !
Ajoutons, pour les curieux, qu'Argus n'existe pas !

La musique est aussi au coeur d'un roman flamboyant, magistralement orchestré, *La chorale des maîtres bouchers*, traduit en 2005. Louise Erdrich y brasse près d'un demi-siècle de l'histoire de son pays en racontant l'odyssée d'un maître boucher qui, rescapé de la Première Guerre mondiale, quitte l'Allemagne et débarque dans le Nouveau Monde avec une valise pleine de couteaux et une voix d'ange: ses chants célestes illuminent ce récit qui résonne comme une cantate dans l'Amérique des humiliés et des immigrants, à la veille de la Grande Dépression. «J'ai toujours pensé que la musique était le seul moyen de nous consoler de nos chagrins, souligne Louise Erdrich. Parfois, nous pouvons être la proie d'une tristesse si terrible qu'il ne nous est pas possible de l'exprimer. Cette fragilité-là, seule la musique est capable de la dépasser. Comme si, par moments, elle pouvait nous pénétrer, nous apaiser bien davantage que les mots. Peut-être est-elle d'essence divine, surnaturelle.»

Extrait de http://www.lexpress.fr/culture/livre/ce-qui-a-devore-nos-c-urs_811938.html

Un lecteur qui n'a pas bien compris?

Le sous-titre est sans doute dû à un mouvement d'humeur. Certes les blogs littéraires ou dits tels ne manquent pas d'intérêt. Mais ils sont parfois l'occasion pour certains de dire n'importe quoi en parlant surtout de leurs émotions devant un texte. Mais cela existe et pourquoi ne pas en donner acte ?

(...) Il y a bien plus dans ce roman foisonnant, qui va, cascade ininterrompue, de personnages en événements, pendant près d'un demi-siècle de l'histoire des États-Unis. Et la boucherie, et l'art consommé de ce Fidelis comme échoué par la grâce d'un destin ferroviaire dans le Dakota du Nord, à Argus, de se révéler pour ce qu'ils sont : un fabuleux prétexte (au sens fort de ces deux mots) permettant de retracer dans un récit-fleuve épique ce qu'il en est des grandes civilisations pionnières...et de leurs inévitables réceptacles : par-delà telle ou telle famille laminée par les coups du sort (autre nom des politiques irrationnelles, autant dévastatrices que fratricides), les peuples opprimés des origines qui les ont précédées, ici les Indiens. Ce serait donc une grande, une fatale erreur de réduire *La Chorale des maîtres bouchers* au seul champ de la victuaille romantique quand cette fresque magistrale explose littéralement ce cadre pour évoquer les communautés coupées de leurs propres mythes. Une césure dont témoignent Fidélis et ses fils combattant dans les rangs américains et allemands pendant la Seconde Guerre mondiale, mais aussi Delphine la Polonaise tenant lieu de femme à tout faire chez les Waldvogel... Cela, avec un style dont la fluidité même parvient, miracle de l'artifice ô combien travaillé singeant à la perfection la naturalité qu'il épouse pour l'épuiser, à faire oublier un pavé typique des auteurs américains capables de dire en cinq cents pages ce qui serait expédié en Europe en moins de la moitié.

<http://www.lelitteraire.com/article1288.html>

Tragédie antique dans le Dakota

Un rescapé de la guerre de 14-18 et une Indienne en cavale, la dernière cantate d'Erdrich.

Un père allemand, une mère ojibwa: Louise Erdrich est une sorte de Lorelei échappée d'une lointaine réserve du Dakota... C'est là qu'elle a affûté sa plume, avant de devenir - avec Sherman Alexie - la figure la plus emblématique de la jeune littérature indienne d'Amérique. Sa mission?

Ravauder la mémoire déchirée de ces communautés qui furent jadis chassées de leur royaume et scalpées par le glaive de la Conquête. Pour l'auteur du Dernier rapport sur les miracles à Little No Horse, l'écriture est donc une catharsis, destinée à rallumer les feux vacillants d'un monde dont les rêves et les mythes risquent de s'éteindre.

Avec *La chorale des maîtres bouchers*, Louise Erdrich s'aventure sur les terres du réalisme magique, dans le sillage de García Márquez. Peu d'allusions au martyrologe indien, ici, mais un récit flamboyant, incroyablement sensuel. Et construit comme un numéro d'équilibriste, en un long travelling qui relie les cauchemars de la Grande Guerre et les rêves de l'Amérique des immigrés. L'histoire? Celle de l'Allemand Fidelis Waldvogel qui, à peine sorti de l'enfer des tranchées, s'embarque vers le Nouveau Monde. Pour seul passeport, il a sa voix sublime de ténor, et, pour seul bagage, une valise remplie de couteaux. Car il est maître boucher, une sorte de mousquetaire des abattoirs qui finira par atterrir dans une ville perdue du Dakota, à la veille de la Grande Dépression.

Ce Fidelis, aussi habile à faire chanter une lame d'acier qu'à entonner un lied, Louise Erdrich le met en scène avec une tendresse éblouissante. Mais il y a également tous ces personnages qu'elle pétrit dans la chair de l'Amérique des humiliés. Eva, dont le fiancé est mort au fond d'une tranchée, et qui rejoindra Fidelis dans le Dakota. Cyprian, l'acrobate de cirque qui pourrait sortir d'une toile de Chagall. Delphine, la mère-courage, et son père Roy, un pochard qui picole «pour remplir le vide». Minnie, l'Indienne en cavale. Chacun fera son tour de piste, sur un théâtre d'ombres où la mort va peu à peu surgir des coulisses, comme dans une tragédie antique. Reste la voix d'ange de Fidelis: ses chants célestes servent de contrepoint à ces ténèbres dont Louise Erdrich agite le noir linceul... Ce roman est un somptueux requiem, une cantate pour cœurs blessés, sous la baguette d'une très grande dame des lettres américaines.

http://www.lexpress.fr/culture/livre/la-chorale-des-maitres-bouchers_809752.html

V. Deux interviews de Louise Erdrich

Sur "La chorale des maîtres bouchers"

Dans La Chorale des maîtres bouchers, l'Américaine Louise Erdrich marche sur les traces de ses ancêtres. Entretien

Née dans le Dakota en 1954, Louise Erdrich est, avec Sherman Alexie, l'une des grandes voix de la nouvelle littérature indienne d'outre-Atlantique. Si elle écrit, c'est pour réinventer la mémoire déchirée de ces communautés qui, aux confins des Etats-Unis, vivent sur les décombres d'un passé mythique. Mais l'auteur de *L'Épouse antilope* n'est pas seulement une ravaudeuse de légendes. Elle sait aussi marcher sur les brisées de ses aînés illustres, Faulkner ou Toni Morrison. La preuve, cette superbe *Chorale des maîtres bouchers*, où elle brasse, sous le signe du réalisme magique, près d'un demi-siècle de l'histoire de son pays. En racontant l'odyssée d'un maître boucher - Fidelis Waldvogel - qui, rescapé de la Première Guerre mondiale, quitte l'Allemagne et débarque dans le Nouveau Monde avec, pour seul bagage, une valise pleine de couteaux... Mais il a aussi une voix d'ange: ses chants célestes illuminent ce roman flamboyant, où dansent tous les fantômes du rêve américain.

Vous suggérez que la musique peut être une rédemption. De quelle manière?

J'ai toujours pensé qu'elle était le seul moyen de nous consoler de nos chagrins. Parfois, nous pouvons être la proie d'une tristesse si terrible qu'il ne nous est pas possible de l'exprimer. Cette fragilité-là, seule la musique est capable de la dépasser. Comme si, par moments, elle pouvait nous pénétrer, nous apaiser, bien davantage que les mots. Peut-être est-elle d'essence divine, surnaturelle...

Quel était votre dessein, quand vous avez commencé ce roman?

Mon but principal, c'est toujours de raconter une histoire. Pour ce roman, j'avais beaucoup à dire sur la famille de mon père, d'origine allemande. Je me suis également souvenue de la force impressionnante de mon grand-père. Et de ma grand-mère, qui, après la mort de son mari, a tenu la boucherie familiale: petite, j'y suis souvent allée. J'y ai appris quantité de choses sur les animaux, les hommes, la mort, le travail, et aussi sur l'art de faire les saucisses!

On est surpris de voir une romancière américaine parler de la Grande Guerre avec une telle précision.

Si les Etats-Unis avaient compris la Première Guerre mondiale, nous ne serions pas en Irak aujourd'hui. Si je me suis intéressée à cette période, c'est grâce à mon grand-père, qui portait, attachée à la chaîne de son gousset, la balle qui avait été extraite de sa mâchoire. Il m'a souvent parlé de ce conflit terrible, auquel il avait participé côté allemand. Mon père, lui, a combattu pendant la Seconde Guerre mondiale, mais du côté des Alliés. Hormis cette mémoire familiale, j'ai beaucoup lu sur le sujet.

On vous définit souvent comme une romancière liée à la sensibilité indienne. Cela vous convient-il?

Ce qui compte le plus, pour moi, c'est que mes romans tiennent la route sur le plan littéraire! On me perçoit comme une Indienne, certes, mais c'est une définition trop étroite. Car j'ai la chance d'avoir deux origines culturelles très riches. Ma mère est ojibwa et aussi française par ses racines, puisqu'elle a des ancêtres canadiens. Quant à mon père, il m'a rendue particulièrement sensible à la tradition allemande et à notre héritage d'immigrants sur le sol américain. Je suis donc le fruit du métissage. Mes romans reflètent ce mélange des cultures.

A vos yeux, quel est l'avenir des communautés indiennes?

Je pense que nous sommes en train d'assister au renouveau des cultures autochtones en Amérique du Nord. A la fin du XIXe siècle, les Indiens étaient considérés comme un peuple moribond. Mais nous sommes toujours là aujourd'hui, aussi surprenant que cela puisse paraître. Ici, à Minneapolis [Minnesota], j'ai des relations très régulières avec ma communauté, et je constate qu'elle est résistante, solide. Je suis très fière de mon appartenance au monde indien. Et sereine.

Interview (10/01/2005)

http://www.lexpress.fr/culture/livre/chants-du-nouveau-monde_820176.html

A propos de « Ce qui a dévoré nos cœurs »

Cet entretien a été réalisé à l'occasion de la parution du dernier roman traduit en français, Ce qui a dévoré nos cœurs, il est donc postérieur à La Chorale des maîtres bouchers mais il éclaire plus largement l'ensemble des thèmes chers à l'auteure.

Dans votre précédent livre, La Chorale des maîtres bouchers, vous suggériez déjà que la musique pouvait être une sorte de rédemption face à la souffrance. C'est aussi le thème central de votre nouveau roman.

- La musique ne cesse de m'accompagner. J'ai été très marquée par Mozart, que mon père - d'origine allemande - me faisait écouter dans mon enfance. Mais je suis aussi très sensible à la musique qui me vient de la tribu de ma mère: les rythmes du tambour, ainsi que les chants si harmonieux et émouvants des cérémonies indiennes. J'ai toujours pensé que la musique était le seul moyen de nous consoler de nos tourments. Parfois, nous pouvons être la proie d'une tristesse si terrible qu'il ne nous est pas possible de l'exprimer. Cette fragilité-là, seule la musique est capable de la dépasser. Comme si, par moments, elle pouvait nous apaiser, bien davantage que les mots. Peut-être est-elle d'essence divine, surnaturelle.

Comment êtes-vous devenue romancière?

-Mes parents enseignaient à l'école indienne de Wahpeton, dans le Dakota du Nord, et ils m'ont transmis leur goût pour les livres. Quand j'étais petite, mon père me récompensait d'une pièce de 5 cents si je lui racontais une belle histoire... A la maison, nous n'avions pas la télévision, et nos conversations laissaient une large part à l'imagination. A la fin de mes études à l'université de Dartmouth, je suis rentrée dans le Dakota et j'ai écrit mon premier roman, L'Amour sorcier, tout en travaillant dans un bar puis avec une équipe de cantonniers. A l'époque, plusieurs écrivains me fascinaient, Faulkner, Willa Cather, Flannery O'Connor, mais je doutais de mes propres capacités. Quand mon roman est paru, en 1984, j'ai cru qu'il allait être aussitôt oublié. Puis Toni Morrison et Philip Roth l'ont salué et cela m'a encouragée...

Après, dans vos autres livres, vous n'avez cessé de raconter des histoires liées aux Indiens du Dakota.

- Oui. Les personnages que je mets en scène me sont très proches. Aujourd'hui encore, je vis à trois heures de route de la réserve de Turtle Mountain, où est installée une grande partie de ma famille maternelle. Elle m'inspire énormément et mes douze romans sont autant d'explorations de cet univers.

A vos yeux, à quoi la littérature servira-t-elle au XXI^e siècle?

-Pour moi, elle n'a pas de rôle à remplir. Il ne faut pas qu'elle soit récupérée, ou détournée. Avant toute chose, la littérature exprime la vérité profonde d'un individu, son imagination, sa sensibilité. Elle est à la fois communication et communion: cela ne se partage que dans le secret de la lecture, l'acte le plus intime qui soit.

(25/01/2007)

http://www.lexpress.fr/culture/livre/entretien-avec-louise-erdrich_821887.html

Annexe

A titre documentaire, quelques titres marquants de la littérature américaine XXe siècle, aux dires de plusieurs critiques et sites littéraires (mais c'est toujours tellement subjectif !)

- 1925 Gatsby le magnifique Francis Scott Fitzgerald (1896-1940)
- 1929 Le bruit et la fureur William Faulkner (1897-1962)
- 1936 USA John Dos Passos (1896-1970)
- 1939 Les raisins de la colère John Steinbeck (1902-1968)
- 1940 Pour qui sonne le glas Ernest Hemingway (1898-1961)
- 1940 Le coeur est un chasseur solitaire Carson McCullers (1917-1967)
- 1945 Black boy Richard Wright
- 1947 Un tramway nommé désir Tennessee Williams (1911-1983)
- 1948 Les nus et les morts Norman Mailer – The Roxy Crucifixion : Sexus, Plexus, Nexus Henry Miller (1891-1980)
- 1950 Chroniques martiennes Ray Bradbury (1920-
- 1951 L'attrape-coeur J.D. Salinger
- 1951 Un lit de ténèbres William Styron (1925-2006)
- 1951-1957 Sur la route Jack Kerouac (1922-1969)
- 1955-1958 Lolita Vladimir Nabokov
- 1959-1962 Le festin nu William Burroughs
- 1963-1980 La conjuration des imbéciles John Kennedy Toole
- 1963 V Thomas Pynchon (1937-
- 1964-1967 La pêche à la truite en Amérique Richard Brautigan (1935-1984)
- 1965 Le gardien du verger Cormac McCarthy
- 1966-1969 Ubik – Blade runner Philip K. Dick
- 1966 Pourquoi nous sommes au Vietnam Norman Mailer
- 1969 Portnoy et son complexe Philip Roth (1933-
- 1969 Eux Joyce Carol Oates
- 1971 Wolf Jim Harrison (1937-
- 1971 Americana Don DeLillo
- 1976 Rag Time E. L. Doctorow
- 1978 Le monde selon Garp John Irving (1942-
- 1979 Le choix de Sophie William Styron
- 1981 Water Music T. C. Boyle
- 1981 Damballah John Edgar Wideman
- 1983 Fool for Love Sam Sheppard
- 1985 Continents à la dérive Russell Banks
- 1984 Bright lights, Big City Jay McInerney
- 1985 Moins que zéro Bret Easton Ellis (1964-
- 1992 Moon Palace Paul Auster (1947-

Une liste beaucoup plus complète peut être trouvée ici :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_d%27%C3%A9crivains_am%C3%A9ricains_par_ordre_chronologique

Cette liste cite parmi les auteurs de moins de cinquante ans :

- Rick Moody, 1961 -
- Chuck Palahniuk, 1962 -
- Michael Chabon, 1963 -
- Dan Brown, 1964 -
- Bret Easton Ellis, 1964 -
- Dennis Lehane, 1965 -
- Sherman Alexie, 1966 -
- Jhumpa Lahiri, 1967 -
- Carson Cistulli, 1979 -
- Arthur Phillips (1969-)
- Jonathan Safran Foer, 1977 -